

ROME PAÏENNE.



PARIS,
CHEZ J.-J. RISLER, LIBRAIRE,
RUE BASSE-DU-REMPART, 62,
Boulevard de la Madeleine.

ROME PAÏENNE.



Une des plus grandes plaies qui puissent tomber sur la religion c'est le formalisme, c'est-à-dire cette tendance naturelle de notre cœur à substituer aux sentiments et aux vertus que Dieu nous demande, le simulacre de ces vertus et de ces sentiments dans de vaines cérémonies extérieures. Sans doute, si ces cérémonies n'étaient que l'expression réelle de notre amour et de notre obéissance pour sa divinité, elles n'auraient rien de blâmable ; mais il faut en convenir, souvent, presque toujours elles ne sont qu'un signe bien trompeur de ce qui se passe dans notre âme ; c'est l'écorce qui recouvre l'arbre privé de sève ; c'est le manteau brillant qui cache la misère et la nudité ; beau corps, mais corps sans âme. Ce formalisme avait complètement envahi le monde, lorsque Jésus-Christ vint enfin enseigner aux hommes que « Dieu est esprit et vérité et que ceux qui l'adorent doivent l'ado-

rer en esprit et en vérité. » La tendance de notre religion à détruire ce formalisme et à lui substituer une piété vivante est donc une preuve de plus de sa céleste origine, et c'est cette preuve que nous désirons et que nous voulons développer ici : dans ce but nous citerons quelques traits des nombreuses pratiques de la religion des païens en leur opposant les préceptes de l'Évangile, et du contraste résultera pour le lecteur la conviction que non-seulement la religion païenne est fautive et mensongère, mais surtout que la religion de Jésus-Christ est vraie et divine.

Sans parler avec beaucoup de détails du paganisme professé dans toutes les contrées à la venue de Jésus-Christ, nous nous attacherons à peindre plus particulièrement celui de la capitale du monde, celui de Rome elle-même. Pour ne rien avancer de douteux, nous avons consulté les écrivains païens et chrétiens de cette époque même ; et nous n'avons fait que répéter ce qu'ils ont écrit, et afin d'en convaincre le lecteur lui-même nous avons indiqué avec le plus grand soin le nom des ouvrages et des auteurs dont sont extraites les paroles que nous rapportons. Pas un seul mot ne sortira de notre bouche ; tout, absolument tout sera puisé à des sources certaines et impartiales, et chacun pourra s'en assurer en allant lui-même vérifier nos citations.

Environ l'an 837 de Rome, le paganisme régnait à peu près seul dans cette capitale du

monde. A peine quelques chrétiens se trouvaient-ils au milieu de son immense population. La démoralisation la plus complète accompagnait l'idolâtrie, et, chose qui paraîtra étrange, plus ces peuples étaient immoraux, plus ils étaient attachés à leurs cérémonies religieuses; cette singularité s'explique cependant pour l'homme qui connaît un peu le cœur humain.

En écoutant notre conscience proclamer une distinction claire entre le vice et la vertu, en voyant tous les peuples connus adorer une divinité et attendre un avenir, on ne peut mettre raisonnablement en doute que le sentiment religieux ne soit naturel à l'homme et qu'il ne lui ait été donné par le Créateur de toutes choses; aussi, tout homme a-t-il au moins le désir de suivre la vertu, mais en même temps il se trouve impuissant pour l'atteindre; ses passions le poussent comme malgré lui dans le sens contraire; dans cette alternative pénible de vaincre son penchant ou d'accepter la perspective du châtement divin, que fera-t-il? D'abord il cédera à sa passion, ensuite, dans son désir d'effacer sa faute et de reconquérir la faveur de son Dieu, il lui offrira une réparation de son invention. Voilà ce qu'on pouvait prévoir et voilà ce qui est arrivé. L'homme, se sentant coupable, a offert à son Dieu des sacrifices d'abord de fruits ou d'animaux; bientôt il en est venu à sacrifier ses aises, sa santé, en se soumettant

c'est-à-dire qui avaient à Rome le double pouvoir temporel et spirituel.

Mais pour donner une idée plus juste de ces pontifes romains païens, nous ne saurions mieux faire que de citer mot à mot un passage extrait d'un auteur du temps : « Ils ont (les souverains pontifes) une autorité souveraine sur les plus grandes affaires, car ils jugent de toutes les causes qui concernent les choses sacrées, tant entre les particuliers qu'entre les magistrats et les ministres des dieux; ils établissent de nouvelles lois de leur autorité lorsqu'il n'y en a point d'écrites. Ils font l'inspection sur tous les sacrificateurs et généralement sur tous ceux qui ont les premières charges dans les cérémonies et les sacrifices des dieux. Ils retiennent aussi dans leurs devoirs tous les autres qui sont dans les plus bas emplois pour qu'ils ne fassent rien contre les cérémonies sacrées. Ils sont aussi les interprètes et les prophètes que le peuple va consulter sur le culte des dieux et des saints; et s'ils voient que quelques-uns n'obéissent pas à leur commandement, ils les punissent à leur discrétion; mais quant à eux ils ne sont soumis au jugement de personne, ils sont indépendants et ne sont obligés de rendre compte ni au sénat ni au peuple. Lorsque l'un d'eux vient à mourir, un autre est mis à sa place, choisi non par le peuple mais par le sacré collège (1).

On comprend quels épouvantables abus ces pontifes des faux dieux pouvaient faire d'une autorité aussi étendue; aussi les peuples et les princes ont-ils souvent eu à gémir de leur tyrannie et l'on ne peut regarder que comme un bienfait signalé du ciel l'envoi à cette époque de Jésus-Christ, venant apprendre aux hommes que le pouvoir du prêtre et celui du prince n'ont rien de commun, que la religion et la politique doivent être complètement séparées, que les représentants de celui qui est dans les cieux doit rechercher les choses célestes et non celles de la terre. Rendez à César ce qui appartient à César, dit Jésus, et à Dieu ce qui appartient à Dieu (1); quand le peuple veut le placer sur le trône, le faire roi, il se dérobe à son empressement; et lorsque Pilate lui demande : Es-tu roi? il répond ces paroles mémorables, bien propres à faire réfléchir les prêtres et les pontifes païens de ce temps : « Mon règne n'est pas de ce monde (2). » Les premiers apôtres de ce divin maître ont suivi son exemple, et les paroles de saint Paul, de saint Pierre, conservées dans l'Évangile, vinrent fort à propos pour condamner les abus du pouvoir des souverains pontifes et de leur clergé.

« Je m'adresse aux pasteurs, dit saint Pierre, moi qui suis pasteur avec eux; paisez le trou-

(1) Luc, XX, 25. — (2) Jean, VI, 15. — (3) Jean, XVII, 36.

peau de Dieu dont vous êtes chargés, veillant sur lui non par *contrainte* mais de bon gré, non en vue d'un *gain sordide* mais par affection, non en dominant sur les héritages du Seigneur, mais en vous rendant le modèle du troupeau (1). »

Après cette lecture, tout homme de bonne foi conviendra, je pense, que le véritable christianisme, loin d'autoriser le despotisme sacerdotal, mettait un frein à l'envahissement des prêtres, et que répandre en abondance la Bible qui proclamait ces principes était ce qu'il y avait de mieux à faire pour éclairer le peuple et le délivrer de la tyrannie païenne du souverain pontife de Rome.

DES PRÊTRES.

Après le grand pontife venait un clergé nombreux divisé en plusieurs classes. Les uns vivaient dans les temples et offraient des sacrifices (2). Ceux d'entre eux qui avaient inspection sur le peuple portaient le nom de *curio*.

Leurs sacrifices ne consistaient pas toujours en animaux immolés ; c'était aussi quelquefois un petit pain rond dont l'offrande à l'autel effaçait, disaient-ils, les péchés du peuple (3).

(1) Pierre, V, 1, 3. — (2) Mémoires de Marolles.

(3) Pollux in Onom., l. VI. — Alex. ab Alex., l. IV, c. 17.

Il paraîtrait d'après un passage de Cicéron que quelques calomniateurs de ces prêtres étaient allés jusqu'à prétendre qu'en mangeant ces pains ils croyaient manger le corps de leur Dieu; car Cicéron les excuse en ces termes de cette accusation : « Où a-t-on jamais trouvé des hommes assez dépourvus de bon sens pour croire que les choses qu'ils mangent et dont ils se nourrissent puissent être leurs dieux (1)? »

En effet nous pensons qu'il n'est guère à présumer que l'esprit humain ait jamais pu descendre jusqu'à ce degré d'absurdité, que de s'imaginer que l'homme puisse manger son Dieu.

Les Juifs, peuple à petite intelligence, comprirent eux-mêmes qu'on ne pouvait pas manger le corps d'un homme pour plaire à la Divinité, car lorsque Jésus leur dit : *Celui qui mange ma chair a la vie éternelle*; bien que pour éclaircir sa pensée il eût dit aussi dans le même sens : *Celui qui croit en moi a la vie éternelle* (2), ces Juifs se révoltèrent à l'idée de manger la chair de Jésus, en sorte que le Sauveur voyant leur méprise fut obligé d'ajouter pour plus de clareté : « C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien, les paroles que je vous dis sont esprit et vie (3). » Ce petit pain rond se nommait chez les païens *mola*,

(1) De natura Deorum, III. — (2) Jean, VI, 40.

(3) Jean, VI, 63. Lisez le chapitre en entier.

d'où vient *immolare* comme de *hostia* vient *hostire*; deux verbes qui signifient également immoler des victimes, sacrifier des hosties. Alexandre d'Alexandrie nommait ce sacrifice institué par Numa, sacrifice *non sanglant*.

Voici quelques détails sur la manière dont les sacrifices en général étaient offerts; la description que nous allons donner est formée de plusieurs passages pris çà et là dans les auteurs païens et réunis pour donner au lecteur une idée plus juste de l'ensemble. Le sacrifice devait se célébrer avant midi, la matinée étant regardée comme un temps plus favorable (1). Le prêtre commençait par se couvrir d'une robe blanche nommée *alba* et d'une tunique de couleur; sa tête était rasée (2), sa poitrine couverte d'un pectoral; il portait un voile nommé *amict* (3). Après s'être lavé les mains, le prêtre ainsi vêtu faisait le tour de l'autel en s'inclinant et venait se placer en face du peuple qui assistait au saint sacrifice. Des cierges allumés ornaient l'autel (4), les aides du prêtre officiant brûlaient des encens (5), le prêtre faisait quelques inclinations de tête devant l'autel (6), il parlait latin; quand le sacrifice était accompli, l'image de leur Dieu

(1) Du Choul, page 309. — (2) Apul. Asin., lib. II. — (3) Plutarque, in vita Thesei. — Hérodote, in Euterp. — (4) Plut., in ant. Fenestelle, chap. 5. — (5) Tib., lib. II, élég. I — Virgile, *Æneid.*, 9. — (6) Lactance, lib. VI. *Instit.*, cap. 2. — Tertul. de idolo, c. 15. — Ovid., *Fast.*, II.

était mise sous clef (1) ; enfin l'on congédiait le peuple par ces mots qui terminaient le sacrifice : *missio est* (2). Alors les assistants, après avoir fait sur eux l'aspersion d'une eau salée qu'on appelait eau lustrale (3), se retireraient chez eux convaincus que Dieu leur avait pardonné leurs péchés.

Les conséquences funestes d'une telle cérémonie sont faciles à découvrir. Ce peuple, aussi aisément soulagé du poids de ses péchés par ce prétendu pardon, retrouvait bientôt la paix de sa conscience. La pensée qu'il était maintenant purifié devant Dieu, lui suggérait celle qu'il y avait peu de danger pour lui à commettre une nouvelle faute qui serait alors la seule dans sa vie passée. Il y a plus, la certitude d'obtenir un nouveau pardon par un nouveau sacrifice offert plus tard le poussait à la tentation, et ce pauvre peuple, ainsi égaré dans sa conscience, s'en abandonnait d'autant plus facilement aux passions de son cœur et retombait plus vite dans le borbier du vice ; un mal si facile à guérir finissait par lui paraître un petit mal ; il s'y habituaît avec plaisir, bien loin de penser que tandis que le prêtre prononçait son pardon sur la terre, Dieu lui réservait une juste punition devant son tribunal éternel.

(1) Cicero, lib III. De off. — Virg., *Æn.*, lib. I.

(2) Polidore de Virgile. — Arnobe, lib. VI.

(3) Apul., lib. II. De asino aureo. — Cicero, lib. II. De leg. — Ovid., *Fast.* 5.

Aussi ce Dieu eut-il pitié de ces pauvres païens, et pour les éclairer il leur envoya Jésus qui vint nous apprendre qu'après son propre sacrifice les hommes n'avaient plus de sacrifice sanglant ou non sanglant à faire, que lui-même s'offrait à Dieu en expiation de nos péchés(1), que dès lors, à ceux qui se confient en lui, il ne reste pour être agréable à son père qu'à vivre purement et saintement, et que s'ils ne se sentent pas la force de vaincre leurs passions, ils doivent la demander à Dieu, qui la donne à tous avec libéralité (2). Ainsi Jésus abolit les sacrifices et rappela l'homme à la vertu. Qui ne voit pas dans une doctrine aussi simple, aussi pure, les preuves de sa divinité; et qui ne se réjouirait avec nous de voir ainsi le véritable christianisme faire disparaître de dessus la terre tant de cérémonies inutiles et absurdes?

Après ces prêtres, venaient des sociétés religieuses d'hommes ou de femmes, qui portaient le nom du dieu ou du héros auquel elles étaient plus particulièrement consacrées et dont elles suivaient la règle. C'est ainsi que Romulus institua l'ordre des frères des champs; plus tard on vit les sociétés d'Auguste, les frères de la société d'Hadrien, d'Antonin (3). Dans leur nombre il s'en trouvait qui pre-

(1) Saint Paul aux Hébreux, ch. IX et X, en particulier, IX, 11, 12, 25 et 26, et X, 10, 12.

(2) Jacques, I, 5.

(3) Alex. ab Alex. Genial, lib. I, cap. 26.

naient le nom d'ordres mendiants. Ces hommes paresseux, vivant de la graisse du peuple, allaient dans les rues et dans les carrefours, dit saint Augustin, et exigeaient du peuple ce qui les faisait vivre honteusement (1). Apulée, dans le livre huitième de sa métamorphose, dépeint ces religieux mendiants d'une manière plaisante; sous le nom de son âne d'or, il découvre leurs fourberies, leur hypocrisie, et comment sous prétexte de dévotion « ils amassent de l'argent, des barils de vin, du lait, du fromage, du froment, de l'orge. Ils prennent tout avec ardeur, dit-il, et mettent ce qu'on leur donne dans des sacs; rôdant ainsi ils dévorent le pays. »

On a besoin de se rappeler que c'était là des païens pour croire à de telles choses; aussi, ces abus parurent-ils si criants aux magistrats, qu'on chercha à y mettre un frein par des lois positives, parceque, dit Cicéron, cela remplissait le peuple de superstitions et épuisait les familles. Minucius Félix dit que par affectation ils portaient un habit particulier, qu'ils marchaient nu-pieds. D'autres se soumettaient à un silence absolu (2). D'autres faisaient vœu de pauvreté (3). Mais il faut dire, à l'honneur de ceux-ci, que tout païens qu'ils étaient ils observaient réellement ce

(1) De civit. Dei, liv. VII, cap. 26. — (2) Diogenes Laert. Vie de Pythag. — (3) Lactance, liv. I, chap. 1. — Pline, Hist. nat., liv. V, chap. 17.

vœu. Cependant tous n'étaient pas aussi sincères ; nous avons vu qu'Apulée les représente en général comme des hypocrites, et il est dit ailleurs que ces prétendus pauvres et mendiants vivaient dans l'abondance dans des couvents somptueux, situés dans les lieux les plus agréables (1).

Voilà la paresse et l'hypocrisie que sanctifiait une apparence de religion chez les païens, et voici ce que le christianisme est venu faire pour purger la terre de cette race de paresseux. Dieu avait déjà dit à Adam : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front (2). » Salomon avait ajouté : « N'aime point le sommeil de peur que tu ne deviennes pauvre (3) ; celui qui laboure la terre sera rassasié de pain (4), mais le paresseux mendiera pendant la moisson (5), » et Jésus est venu dire à ces hypocrites semblables aux Pharisiens : « Malheur a vous, Pharisiens hypocrites, qui, sous prétexte de faire de longues prières, dévorez les maisons des veuves. » Ses apôtres, instruits par lui-même, ont ajouté : « Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger (6). » Au précepte saint Paul lui-même a joint l'exemple en travaillant de ses mains pour vivre. Voilà le christianisme. Je le demande ; une religion dont les préceptes sont en si parfaite harmonie avec le

(1) Plato in *Timeo*, p. 1044. — (2) *Genèse*, III, 19. — (3) *Prov.* XX, 13. — (4) *Prov.* XXVIII, 19. — (5) *Prov.* XX, 4. — (6) 2 *Thess.*, III, 10.

besoin d'activité de l'homme, qui tend à développer ses forces physiques et ses facultés morales, ne prouve-t-elle pas, par cela même, qu'elle a pour auteur le même créateur qui a donné à l'homme cette activité, ces forces et ces facultés ?

ABSTINENCES.

Des abstinences de divers genres furent toujours pratiquées dans les religions d'invention humaine ; elles sont les fruits naturels de notre cœur qui aime à s'imposer quelque gêne dans un penchant peu prononcé afin de conserver plus de liberté dans une passion dominante. Plus ces abstinences sont nombreuses chez un peuple, plus aussi ce peuple est immoral, car il établit toujours une compensation entre ces vices qu'il ne veut pas abandonner, et les pénitences faciles qu'il s'impose pour en racheter les conséquences. C'est ce qui arriva chez les païens. Les uns s'abstenaient de manger de la viande ; tels étaient les Bracmènes dont nous parle du Choul (1) ; d'autres s'imposaient des jeûnes pénibles, comme le rapporte Horace (2) ; d'autres s'infligeaient des punitions corporelles, se sanglaient de coups de fouets (3). A

(1) Hieron., adv. Jovin., lib. II. — (2) Titus-Livius, Decad. 4, lib. VI. — Ovid., lib. IV, Fast. — (3) Hieron., lib. II. — Apul., Asin. aur., lib. VIII. — Voyez aussi l'Apologétique de Tertulien.

Lacédémone, par exemple, on avait institué la fête de la flagellation. D'autres enfin s'imposaient pour règle de vivre dans le célibat (1); mais il paraît que ceux-ci, du moins, étaient de bonne foi, et qu'ils ne faisaient pas un vœu public avec la pensée de le violer en secret; car *ils prenaient le plus sûr moyen de ne pas succomber à la tentation*. Ils buvaient un breuvage préparé avec de la cigüe et ainsi se rendaient impuissants.

D'autres se rasaient la tête (2),

D'autres allaient en pèlerinage (3),

D'autres faisaient des neuvaines sacrées, dit Marolle, et tout cela à tous tenait lieu de sainteté!

Dieu eut compassion de la pauvre humanité pour la retirer de ces profondes ténèbres; il lui donna le flambeau de sa parole, et dès lors elle sut que c'est au cœur que Dieu regarde, et non aux œuvres extérieures; que ce qui lui plaît ce n'est ni cette abstinence de viande ni ce célibat des prêtres, ni ces macérations des religieux, ni ces pèlerinages des dévots païens, mais plutôt la pureté de mœurs, la charité pour nos frères et l'amour pour notre Dieu.

Aussi saint Paul dit-il, et sans doute en vue de ces païens: «Mangez de tout ce qui se vend

(1) Hieron. cont. Jovin., lib. I, in fine. — Juven., sat. 6. — (2) Juven., sat. 6.—(3) Porphyrius, apud Eusebium, Evangel., lib. III.

à la boucherie sans vous en informer par un scrupule de conscience, car la terre et tout ce qu'elle contient est au Seigneur (1) ; les viandes que Dieu a créées pour que les fidèles en usent ; car tout ce que Dieu a créé est bon, et l'on ne doit rien en rejeter pourvu qu'on en use avec actions de grâce (2). »

Aussi les apôtres condamnèrent-ils ce célibat des prêtres en se mariant eux-mêmes, ce que nous prouve l'Évangile nous parlant de la belle-mère de saint Pierre (3) ; Paul nous apprenant que Pierre et les autres apôtres menaient leurs femmes avec eux dans leurs voyages (4), et enfin, le même apôtre recommandant à thmothée que l'évêque soit *mari* d'une seule femme (5).

Aussi Jésus abolit-il ces pèlerinages, ces neuvaines et toutes ces courses inutiles à tel ou tel temple, comme si tous les temples n'étaient pas également saints et également bons pour prier Dieu. Il fit comprendre que l'adoration n'était pas attachée à telle église plutôt qu'à telle autre, mais qu'elle avait son siège dans le cœur ; et à la Samaritaine qui lui demandait s'il fallait aller adorer Dieu au temple de Jérusalem, ou sur la montagne de Garchin, il répondit : « L'heure vient où vous n'adorerez Dieu ni sur cette montagne, ni à Jérusalem. Dieu est esprit et vérité ; il faut que ceux qui

(1) I Cor., X, 25 et 26. — (2) I Tim., IV, 3 et 4. — (3) Luc, IV, 38. (4) I Cor., IX, 5. — (5) I Tim., III, 2.

l'adorent l'adorent en esprit et en vérité (1). »

Voilà, en un mot, ce que le christianisme, le vrai christianisme, a fait : à cette dévotion extérieure, accomplie par les lèvres, les pieds, les mains, il a substitué une piété de cœur, de sentiment, d'amour, se manifestant au dehors par une vie sainte devant Dieu, et charitable envers les hommes. Je le demande : ce résultat n'est-il pas fait pour exciter notre cœur à la reconnaissance et pour convaincre notre esprit que cette religion est l'œuvre de Dieu comme ce paganisme était l'œuvre de l'homme ?

REVENUS DES PRÊTRES PAIENS.

L'ouvrier est digne de son salaire, a dit la sainte Bible ; nous n'aurions donc pas parlé ici des revenus exorbitants de ces prêtres s'ils s'étaient contentés du salaire dû à un ouvrier. Mais leur ambition contrastait tellement avec leur prétendue piété, que nous ne saurions passer cet article sous silence. L'avarice de ces prêtres, rapprochée des préceptes de désintéressement du christianisme, ne fera que mieux ressortir la divinité de notre religion.

Lorsqu'un païen voulait se rendre les dieux favorables, il allait demander au prêtre d'offrir pour lui un sacrifice, et pour cela il devait

payer le prêtre (1). L'on comprend combien il était facile, en effrayant le peuple sur ses péchés, de l'engager à multiplier ses sacrifices. D'autres fois ils engageaient le peuple à faire dire des prières en faveur des morts, et ces prières n'étaient bonnes qu'autant qu'elles étaient payées. Le païen qui avait aimé son père ou sa mère se hâtait de vider sa bourse pour arracher ses parents aux tourments des furies. D'autres fois ils engageaient les malades et les mourants à leur laisser quelques sommes par testament, afin que par des prières et des sacrifices payés aux prêtres, les dieux pussent leur devenir favorables après leur mort; ils payaient, en quelque sorte, leur entrée aux Champs-Élysées.

Le haut clergé avait d'autres ressources. Le souverain pontife, par exemple, levait des impôts sur le public, obtenait des dotations des particuliers; il alla même dans Rome jusqu'à protéger l'infâme métier de femme publique, sous la condition qu'elles lui remettraient la dime de leurs gains infâmes, autorisant ainsi à prix d'argent, en public, le crime qu'ils condamnaient dans leurs temples. Une source abondante de richesse pour le souve-

(1) Pour connaître les différentes sources des revenus mentionnés dans ce qui suit, voyez Blondus. Rom., trimph., lib. II, p. 33. — Tit.-Liv., lib. IX. — Cicero, de leg., lib. I. — Tit.-Liv., lib. XXX. — Sueton. in Claudio. — Apolog. de saint Justin. — Sueton. Vie de Caligula. Horat., Serm., lib. II.

rain pontife était ce qu'on appelait les annates, c'est-à-dire qu'ils retenaient pour eux les fruits de la première année des bénéfices qu'ils donnaient, vendaient ou dispensaient. On voit que le temple païen était devenu la boutique d'un marchand, et que, chez eux comme chez les Juifs dégénérés, Jésus aurait pu dire à tous ces trafiquants en les chassant du temple à coups de fouet : « Otez tout cela d'ici, ne faites pas de la maison de mon père un lieu de marché ; de ma maison vous avez fait une caverne de voleurs (1) ».

Heureusement le christianisme est venu mettre une barrière à cette dégoûtante avarice; il a renversé cet échafaudage de religion mercantile pour établir une religion de grâce et d'amour. Qu'on en juge par les préceptes donnés par son auteur. Pour les préserver de l'exemple contagieux de ces prêtres, Jésus a dit à ses disciples : « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement; ne portez ni or, ni argent, ni monnaie dans vos ceintures (2), etc.; ne vous amassez pas des trésors sur la terre, mais amassez-vous des trésors dans les cieux (3); ne travaillez pas pour acquérir la nourriture qui périt, mais celle qui reste jusque dans la vie éternelle (4); » et saint Paul, qui ne voulait pas vivre aux frais des églises, recommande à son disciple Tite de choisir pour évê-

(1) Jean II, 16. — Luc. XIX, 46. — (2) Matth. X,

— (3) Matth. VI, 19, 20. — (4) Jean VI, 27.

ques des hommes qui ne soient point portés à des gains deshonnêtes (1).

Dès lors les prêtres durent vivre dans la simplicité, et le peuple garder son argent pour acheter du pain. Il dut y avoir moins de luxe et de désordre chez les premiers et moins de misère chez les seconds. Je le demande encore : ce caractère d'une religion qui tend à diminuer la richesse des prêtres et à accroître le bien-être du peuple n'est-il pas le caractère d'une religion divine, comme la rapacité de ce clergé païen était le signe certain d'une religion humaine ?

FÊTES ET PROCESSIONS.

Les prêtres avaient imaginé un excellent moyen de nourrir chez le peuple la foi à leurs superstitions; c'était d'associer autant que possible ce peuple à la célébration de leur culte; et, pour mieux y réussir, ils s'efforcèrent de donner à leurs cérémonies le plus d'attraits possible; ils cherchèrent à en relever l'éclat par les chants, la musique, la peinture, et le luxe; enfin, toute la pompe mondaine vint servir d'appât pour captiver l'imagination du peuple en lui faisant croire qu'il était religieux en se divertissant. Telle fut sans doute l'origine des fêtes si nombreuses du paga-

(1) Tit., I, 7.

nisme. Nous n'en mentionnerons que quelques-unes :

Au mois de février se célébrait chez les païens une fête nommée la fête des Chandelles. Cette fête était en l'honneur de la reine des enfers, Proserpine ; les dames romaines se promenaient ce jour-là par longues files, portant dans leurs mains des chandelles allumées (1).

Plus tard, je ne sais dans quel mois (novembre ou décembre, peu importe), se célébrait une fête d'un autre genre ; à un jour fixé on se rendait dans tous les cimetières afin d'y prier pour les morts : mais comme chaque jour de l'année pouvait être consacré à des prières en faveur de parents ou d'amis trépassés, ce grand jour était plus particulièrement réservé à des prières communes pour tous les morts connus et inconnus (2). Plutarque nomme ce mois le mois des expiations (3).

A propos des morts, nous dirons un mot des funérailles telles qu'elles se célébraient chez les païens. Avant d'enlever de son domicile le corps du défunt, ses amis et parents venaient le visiter, et, avant de se retirer des pollux, ils s'arrosaient d'une eau qu'on tenait dans un petit vase de terre (4). Une fois le corps transporté au temple, on faisait, par

(1) Voyez Rhenus sur Tertullien. Annot. in lib. V, contra Marc. — (2) Voyez aussi la Légende dorée. — Cicéron, dans sa première harangue contre Antoine.

(3) Pol. Virg., l. VI, c. 9. — (4) Liv. VIII, chap. 8.

trois fois, des aspersion d'eau sur les assistants avec une branche d'olivier; et enfin, après leur avoir rendu ces derniers devoirs, amis et parents, munis de cierges allumés, accompagnaient au cimetière ces dépouilles mortelles, selon le témoignage de Polidore Virgile (1).

Il existait des fêtes nombreuses qui, toutes, avaient une ressemblance entre elles. Je veux parler d'une procession de prêtres et de peuples dans les temples et le long des rues. Il nous suffira donc de décrire l'une de ces processions pour donner une idée de toutes. Voici ce qu'on lit par fragments épars dans divers auteurs païens :

L'on commençait par couvrir de tapis les murs des lieux où devait passer la procession (2). Bientôt, au milieu d'un immense concours de peuple, s'avancait lentement l'image d'une déesse portée en grande pompe, en forme de bannière (3). A sa suite marchaient lentement de longues files de femmes élégamment parées de vêtements blancs, jetant à pleines mains des fleurs sur leur route (4). Venaient, après elles, des hommes du peuple portant à la main des cierges allumés. Des musiciens nombreux faisaient entendre tantôt une douce harmonie, tantôt des marches

(1) Vide Alex. Aphro. in probl. — Homer. Iliad. 24. — Plat., de legib., lib XII. — Terent., in And. — Ovid., Fast., 6. — Virg., Æneid. II. — (2) Blond. Rom. tr., p. 52. — Pol. Virg., lib. VI, c. 11. — (3) Apul. Metam., lib. XI. — Dion. Halicarn., lib. VI — (4) Apul.

guerrières propres à frapper l'imagination de la foule ébahie, et à lui faire prendre, pour un sentiment religieux, une impression purement sensuelle. Plus loin s'avançaient deux à deux des centaines de jeunes enfants, vêtus de blanc et répétant des chants en l'honneur de leurs divinités. Les prêtres qui tenaient un rang élevé dans la religion, et dont le sommet de la tête était tondu, portaient en grande pompe les reliques sacrées. Les derniers portaient différents objets; l'un un autel, l'autre un coffret contenant les mystères; un troisième une image de son Dieu (1); enfin, les chefs de l'Etat, les magistrats; les princes (2), suivaient les prêtres, et une foule de peuple en désordre fermait la marche. De distance en distance, au coin des rues, dans les carrefours, la procession s'arrêtait devant un reposoir (3); on y plaçait le simulacre du Dieu, et, après quelques cérémonies, la procession poursuivait sa marche avec lenteur.

Quelques-unes de ces processions avaient pour but d'obtenir la pluie ou le beau temps, et se nommaient alors *supplications*, dit Macrobe (4).

Il faut en convenir, tout cela pouvait avoir beaucoup d'attrait pour l'imagination, et servir d'amusement au peuple; on aurait pu le

(1) Tous les détails qui précèdent sont rapportés par le même auteur, en parlant de la procession de Diane.
 — (2) Du Choul, p. 250. — (3) Apul. Asiu., lib. II. —
 (4) Voyez aussi Polid. Virg., lib. VI, c. 11.

permettre, comme on permet aujourd'hui aux enfants de jouer aux soldats, à la poupée, etc., de simuler un combat, un théâtre. Mais ce qu'il y avait de fâcheux, c'est que ces fêtes étaient présentées au peuple comme des actes religieux. Celui-ci, après s'y être mêlé, s'imaginait avoir fait une action méritoire devant Dieu, et il s'inquiétait d'autant moins de réformer les vices de son cœur.

Nous avons donc des actions de grâces à rendre au christianisme qui vint redresser ces fausses tendances de l'esprit humain. Déjà les prophètes avaient dit que Dieu hait tant de fêtes solennelles; saint Paul vint encore présenter l'observation de ces fêtes nombreuses comme des choses inutiles. Jésus-Christ n'en institue qu'une seule, la Pâque, et les apôtres n'en célèbrent que deux, la Pâque et la Pentecôte. Enfin les premières églises établies par eux ne nous donnèrent jamais l'exemple de cette foule de fêtes. Tertulien lui-même, un des pères de l'église, présente ces processions comme une preuve de l'aveuglement des païens. En effet, indépendamment du danger auquel elles exposaient le peuple de croire que ce vain cérémonial suffisait pour plaire aux dieux, ces fêtes trop nombreuses avaient encore l'inconvénient grave d'absorber un temps précieux pour le travail et ainsi d'appauvrir les familles sans avoir d'autres avantages que d'augmenter l'influence de ces prêtres païens.

Que le lecteur prononce encore ici, et qu'il dise si ce résultat du christianisme n'est pas un bienfait réel pour l'humanité et s'il ne doit pas bénir Dieu d'avoir enfin débarrassé la terre de toutes ces vaines superstitions.

LES DEMI-DIEUX.

Les hommes qui s'étaient distingués pendant leur vie terrestre, après leur mort étaient placés dans le ciel sous le nom de demi-dieux (1).

Lorsqu'il prenait fantaisie au collègue des prêtres de déifier ainsi un homme, il lui suffisait de proclamer son apo théose; aussitôt le peuple le tenait pour un bienheureux, lui adressait ses prières, et cette simple créature prenait place dans l'Olympe, comme si l'homme pouvait faire un Dieu, faire un Dieu et le prier ensuite! Aussi Tertulien, père de l'Eglise chrétienne, se moque-t-il de ces idolâtres (2).

Parmi cette foule de divinités, chaque profession se choisissait un patron. Les musiciens avaient Apollon, les marins Neptune, les laboureurs Cérès (3). Chaque ville avait sa divinité protectrice; Athènes adorait plus particulièrement Minerve, Rome avait choisi Jupiter Capitolin. Chacun de ces dieux avait

(1) Cicer., de legib., lib. II, et de nat. Deor. —

(2) Apol., ch. 5, 13 et 40. — (3) Arnob., contra Gent., lib. — August., de civitate Dei, lib. VI, ch. 9.

ses attributs : Apollon était invoqué contre la peste, Junon assistait aux accouchements; enfin on bâtissait, selon les lieux, des temples à toutes ces divinités de fabrique humaine. Dans quelques-unes de ces chapelles on offrait des sacrifices; dans d'autres, on allait en pèlerinage; dans une troisième on plaçait un témoignage d'une guérison miraculeuse, obtenue par l'invocation du saint; un marin échappé au naufrage venait déposer son vêtement dans la chapelle de sa matrone; un boiteux guéri contre son attente y apportait sa béquille (1). Voici un passage extrait de Tibulle; « Viens maintenant, déesse, viens à mon secours, car les tableaux nombreux suspendus dans ton temple prouvent assez que tu as le pouvoir de nous guérir (2). »

Au reste, des preuves matérielles existent de nos jours de la déification de cette foule de créatures; les temples que les païens ont élevés à ces demi-dieux se voient encore à Rome; cette ville en est remplie; seulement ces temples ont changé de nom, et les inscriptions qu'ils portent déclarent elles-mêmes que ces mêmes chapelles, dédiées aujourd'hui à des saints chrétiens, ont été construites jadis en l'honneur des divinités païennes (3). Le temple qui était alors consacré à Junon

(1) Horace, lib. I, od. 5. — (2) Troisième éleg. du livre I. — (3) Cardin., Baron., Martyrolog., ad diem 13 Maii.

l'est aujourd'hui à saint Michel, celui d'Hercule à saint Etienne, celui de la Fortune à sainte Marie Egyptienne.

Les douze temples dédiés aujourd'hui, dans Rome, à la vierge Marie, furent jadis élevés à l'honneur de Jupiter-Feretrius, la bonne déesse, Apollon-Capitolin, Hercule, Vénus, Isis, Mars, Vesta, Jupiter-Stateur, Minerve, Apollon et Diane, Saturne et Opis (1).

Enfin le Panthéon, qui avait été consacré à tous les dieux de l'Olympe, l'est aujourd'hui à tous les saints du paradis.

Voilà donc comment les païens avaient transporté à la créature l'adoration qui n'est due qu'au Createur, et qu'ils en étaient venus à adorer l'homme, le bois, la pierre, à la place du Dieu souverain. Cette idolâtrie était non-seulement un crime de lèse-divinité, en ce qu'elle enlevait au vrai Dieu la gloire qui lui était due, mais elle était encore un écueil pour les mœurs et les vertus publiques. En effet chacun choisissant son Dieu, son patron à sa guise, chacun lui attribuant le penchant qui était dans son cœur, flattait ainsi sa passion dominante et la conservait sans remords. Le voleur sacrifiait une partie de son butin à Mercure, et ainsi croyait avoir sanctifié pour lui la possession du reste de ses rapines; la femme impure partageait avec les prêtres de Vénus le fruit de ses prostitutions et s'ima-

(1) August. Steuchus, de donat. const., p. 263, E.

ginait pouvoir jouir de l'autre moitié de ses gains en toute paix de conscience.

Le christianisme s'éleva donc avec force contre cette idolâtrie; ses doctrines à cet égard sont assez connues; il nous suffira de rappeler ce commandement du Décalogue : « Tu ne te feras point d'image taillée ni aucune ressemblance des choses qui sont là haut dans les cieux, ni ici bas en la terre, ni dans les eaux plus basses que la terre; tu ne te prosternerás point devant elles et tu ne les serviras point (1). »

PRIÈRES ET PURGATOIRE.

L'invention d'un purgatoire est la plus adroite qu'aient jamais pu faire les prêtres païens. En imaginant un lieu intermédiaire entre l'enfer, où les grands scélérats entraient pour n'en jamais sortir, et les champs-élysées où les hommes vertueux seuls pouvaient pénétrer, ces prêtres avaient laissé une vaste place à la grande majorité des hommes, qui ne sont ni de grands scélérats, ni de grands saints, et où la foule allait purifier leurs âmes par des expiations temporaires.

Voici ce qu'en dit Virgile : Là les âmes souffrent les peines dues à leurs anciens crimes; les unes restent suspendues dans les airs, agitées par les vents; d'autres expient leurs fautes, plongées dans un gouffre im-

mense ou dévorées dans les flammes ! jusqu'à ce qu'enfin purifiées elles puissent s'élever dans les cieus (1). Mais ce qu'il y avait de productif pour les prêtres, c'est qu'ils prétendaient abrégér les tourments du purgatoire par leurs sacrifices et leurs prières, prières et sacrifices, on le comprend, bien payés par le peuple. Ainsi ces païens tiraient leur substance des morts comme des vivants, et ils spéculaient sur la douleur des amis ou des parents du défunt.

Quel fils, quelle épouse, un peu dévots, à la mort d'un père, d'un époux que leur imagination leur représente au milieu des flammes du purgatoire, ne se seraient pas sentis pressés d'offrir quelques pièces de monnaie pour abrégér leurs peines ? Ils payaient donc, leur conscience trompée était satisfaite, le prêtre recevait l'argent, accomplissait le sacrifice, et l'âme du mort restait où elle était.

Heureusement l'Evangile vint proclamer la vérité, c'est-à-dire qu'il n'y a après la mort que deux séjours pour les âmes, le ciel et l'enfer ; et supprimant ainsi le purgatoire, pure invention païenne, il mit un terme aux abus scandaleux qui en étaient la suite ; plus de purgatoire, donc plus d'âmes à en retirer, plus de sacrifice à leur faire, plus d'argent à recevoir ni de peuple à tromper. En effet comment espérer changer le sort du défunt

(1) Virg., *Æneid.*, lib, VI.

par des sacrifices, quand une fois l'Évangile a dit qu'immédiatement après la mort vient le jugement (1)? Comment faire croire qu'il y a un troisième lieu d'où l'on peut sortir, quand Jésus-Christ lui-même ne parle que de deux dans sa peinture du jugement dernier et qu'il dit : Les uns iront au feu *éternel*, les autres à la vie *éternelle* (2). Il faut l'avouer, le christianisme pour obtenir plus de foi n'a besoin que d'être mieux connu.

On comprend que dès qu'on a admis en principe, qu'offrir un sacrifice, réciter une prière, peut être utile à un autre, et à un autre *qui est mort*, on arrive bien vite à cette conséquence, c'est que le salut ne dépend pas des actes de celui qui est sauvé, mais simplement d'un acte fait par le premier venu. On comprend aussi que dès lors cet acte extérieur, ce sacrifice, cette prière prend une grande importance, et que plus on le répétera mieux cela vaudra; deux sacrifices vaudront mieux qu'un, dix prières vaudront mieux qu'une; pour les dire plus vite on les fera courtes, on répétera la même, et c'est précisément ce qui arriva chez les païens. Ils répétaient vingt et trente fois les mêmes paroles. Jésus-Christ le leur reproche lui-même quand il dit à ses disciples : « Ne faites pas comme les païens qui usent de vaines redites et s'imaginent être

(1) Hébreux, IX, 27. — (2) Matth., XXV, 46.

exaucés en priant beaucoup (1). » Il y a plus : ces païens se mirent à compter leurs prières, et crainte d'en dire trop ou trop peu, ils avaient un long cordon auquel étaient enfilés des grains (2) qu'ils faisaient courir dans leurs doigts au fur et à mesure que les paroles couraient sur leurs lèvres. Dans un siècle éclairé comme le nôtre, on aurait peine à croire à une telle aberration de l'esprit humain si le fait ne nous était pas attesté par un auteur digne de foi.

La Bible nous apprend qu'une coutume non moins bizarre existait parmi les prêtres du faux dieu Bahai qui, pendant toute une matinée, répétaient sans cesse cette litanie : Bahal, exaudi nos ! Bahal, exauce-nous (3).

Une pratique encore plus étrange peut-être, et empreinte du même esprit, se retrouve de nos jours chez un peuple des Indes. Ces pauvres idolâtres, s'imaginant que dans leurs invocations le son de leurs voix frappant les airs était ce qui plaisait à leur dieu, en sont venus à renfermer des prières écrites dans un cylindre creux, placé sur une haute montagne, et mis en mouvement par une aile de moulin à vent, et ils sont persuadés que le mugissement de ces prières ainsi agitées dans les airs est tout aussi efficace que si des paroles d'amour pour Dieu sortaient du fond de leur cœur ! Voilà

(1) Matth., VI, 7.—(2) Du Choul, p. 255.—(3) I Rois, VIII, 26.

une conséquence extrême, il est vrai, mais une conséquence rigoureuse du formalisme. Ne bénirons-nous pas Dieu de nous avoir fait dire par son fils : « Ne faites pas comme les païens, qui s'imaginent être exaucés en priant beaucoup, et qui usent de vaines recettes ? » N'y a-t-il pas là une preuve que si le paganisme, qui se contente de prières des lèvres mesurées et comptées sur les grains d'un chapelet, vient de la terre, le christianisme, qui veut uniquement la prière du cœur, est descendu du ciel ?

Nous pourrions citer encore ici une foule de coutumes païennes combattues par la religion de Jésus-Christ, telles que celle de remplir les églises d'images, de tableaux, au point de faire dire à Grégoire de Néocésarée que la religion païenne était l'inventrice et la mère des images, ou bien l'habitude de porter des amulettes sur soi comme préservatifs de maladie ou d'accident, etc. (1). Mais je pense que ce qui précède aura suffi pour ouvrir les yeux au lecteur.

On peut se faire, maintenant, une idée de l'épouvante qui dut frapper les prêtres païens à l'apparition du Christianisme. Ils comprirent que cette religion allait ruiner leur fortune et leur influence. Aussi le premier soin qu'ils prirent pour maintenir le peuple dans l'ignorance et sous leur joug, fut-il de défendre

(1) Plutarque, Vie de Romulus.

la lecture de cette Bible qui dévoilait leurs turpitudes. Bientôt ils ne se contentèrent plus de ces défenses; ils recherchèrent le volume sacré dans toutes les maisons pour le livrer aux flammes (1); mais le méchant fait une œuvre qui le trompe, et il arriva que plus les prêtres païens brûlaient de Bibles, plus les exemplaires s'en multipliaient sous la plume des copistes, qui avaient peine à suffire aux demandes d'un peuple qui avait d'autant plus le désir de lire ce livre, qu'on le lui défendait davantage; et ainsi les ennemis de la Bible en devinrent, à leur insu, les plus puissants propagateurs.

Ne gagnant rien par la force, ils voulurent employer la persuasion, et ils firent ce beau raisonnement: Notre religion est plus ancienne que la vôtre, donc elle est la meilleure (2). Comme si l'ancienneté était une preuve de vérité! Les anciens astronomes, s'ils pouvaient revenir sur la terre, pourraient dire de même aux astronomes modernes: « Dans notre système le soleil tourne autour de la terre; dans le vôtre, au contraire, c'est la terre qui tourne autour du soleil. Mais notre système est plus ancien que le vôtre, donc il est le meilleur. » D'ailleurs les chrétiens auraient pu montrer qu'en réalité leur religion remontait, par les Juifs, à Moïse, à Abraham et à Adam, et qu'ainsi la religion païenne n'était qu'une corruption de

(1) Arnob. contra Gent., lib. IV. — (2) Symmachus.

la leur ; mais les chrétiens ne perdirent pas leur temps à faire tous ces raisonnements , ils laissèrent à Dieu le soin de prouver, par les succès, que la religion venait de lui, et Dieu montra, par le triomphe du christianisme, par la ruine de la religion païenne, quelle était l'œuvre qu'il soutenait de sa main puissante. Bientôt la religion de Jésus-Christ sortit de l'obscurité, s'éleva dans le monde et brilla d'un tel éclat, que les ténèbres du paganisme romain en furent pour toujours dissipées.

Le lecteur chrétien de nos jours pourrait peut-être nous faire une objection d'un autre genre, et nous dire que les cérémonies que nous avons mentionnées sont plus ou moins autorisées par l'exemple de la religion juive, œuvre divine où se trouvaient une foule de sacrifices, d'oblations, etc. Le lecteur qui nous fait cette observation est chrétien, donc il nous suffira de lui faire une réponse tirée de l'Évangile lui-même. En parlant des cérémonies de la loi juive, l'épître de saint Paul aux Hébreux les nomme des cérémonies *charnelles* qui n'avaient été imposées que jusqu'au temps où toutes choses devaient être réformées (1). Et ce qui prouve encore que ce temps est venu depuis Jésus-Christ, ce sont ces paroles de la propre bouche du Sauveur : « Alors j'ai dit : Me voici. Je viens, ô mon Dieu, pour faire ta volonté comme il est écrit de moi dans

(1) Hébreux, IX, 10.

le livre. Ayant dit auparavant : Tu n'as pas voulu de sacrifice, ni d'offrande, ni d'holocauste, ni d'oblation pour le péché, et tu n'y as point pris plaisir (qui sont les choses qu'on offre selon la loi), il ajoute ensuite : Me voici; je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté. Il abolit le premier pour établir le second. Et c'est par cette parole que nous sommes sanctifiés, savoir : par l'oblation du corps de Jésus-Christ, laquelle a été offerte **UNE SEULE FOIS** (1). »

Oui, le christianisme est une religion de sentiments et non de formes; une religion dont il faut prendre l'esprit qui vivifie, et qui pros- crit la lettre qui tue; une religion de liberté qui nous affranchit de l'esclavage, des cérémonies, des jeûnes, des sacrifices et des macérations, et qui nous demande le culte du cœur pour notre Dieu et l'amour pour nos frères; une religion dont les faveurs ne s'achètent pas de Dieu ou du prêtre, à prix d'argent ou de pénitences corporelles, mais une religion où tout est donné gratuitement; une religion qui nous apporte le pardon de nos péchés, le don du ciel, non par l'intermédiaire des prêtres, mais au nom de Jésus-Christ, si nous nous confions en lui; une religion qui se résume toute dans cette belle parole : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son fils unique, afin que quiconque croirait en lui ne pérît pas, mais qu'il eût la vie éternelle. » Mais il en est

(1) Hébreux, X, 7, 1^o.

de cette religion comme de tant d'autres choses; pour la connaître il faut l'étudier dans sa source pure, dans la Bible, et non dans la parodie que les hommes pourraient en faire. Si, malheureusement, les prêtres païens de Rome, dont nous avons parlé, s'étaient emparés de la Bible pour en replâtrer leur idolâtrie, peut-être seraient-ils parvenus à en extraire une religion aussi éloignée de celle de Jésus-Christ que le ciel est distant de la terre; en sorte que, entre ces deux christianismes, l'un païen et l'autre évangélique, il n'y aurait pas eu moins de différence qu'entre le vrai christianisme et le vrai paganisme. Voulez-vous donc connaître la vérité qui éclaire et qui sauve dans toute sa pureté, avant que l'homme la dénature pour vous la transmettre? lisez et croyez la Bible, toute la Bible, rien que la Bible.

FIN.